François Quesnay et le Mantois

Par Madame B. DESMOLINS

Résumer brièvement la communication sur le docteur François Quesnay donnée aux « Amis du Mantois » dans leur séance de travail du 15 juin 1976 n'est pas chose aisée, car il s'agissait alors d'une causerie présentée sous la forme d'une promenade à Méré et illustrée par divers documents.

Nous en retiendrons cependant l'essentiel afin de répondre au désir de ceux qui, nombreux, veulent savoir ce que François Quesnay a de commun avec Mantes et le Mantois, puisque le nouveau centre hospitalier porte son nom. C'est pourquoi il n'est nullement question de traiter ici les multiples aspects de la brillante carrière de celui qui devait devenir le premier chirurgien du Roi et le célèbre « physiocrate » en qui les spécialistes s'accordent aujourd'hui pour reconnaître le fondateur de l'économie politique. Nous nous en tiendrons uniquement à la partie de son existence qui s'est déroulée dans le cadre du Mantois. Cette période concerne son enfance paysanne, sa jeunesse laborieuse et les premières années de sa carrière médicale, c'est-à-dire la tranche de sa vie qui s'étend de 1694 à 1734, date de son départ de Mantes et de son installation à Paris, chez le duc de Noailles.

François Quesnay est né, non à Ecqueville, comme certains l'ont parfois prétendu, mais à Méré, près de Montfort-l'Amaury, le 4 juin 1694, d'une famille fort ancienne dans le pays, puisqu'elle y compte des ancêtres probables dès le xv^e siècle et sûrs depuis 1558. Ceux-ci sont pour la plupart des laboureurs, exceptionnellement des tisserands, qui peuvent aussi adjoindre à leur profession principale des activités occasionnelles ou se consacrer à des tâches professionnelles plus spéciales, comme le firent le père et le grand-père du futur docteur : l'un fut receveur de l'abbaye Saint-Magloire de Méré, l'autre, collecteur de la taille, ce qui permit plus tard au gendre de François Quesnay, lui aussi premier chirurgien du Roi, d'affirmer que sa femme appartenait à une famille d'avocats.

Cette communication, proposée sous ce format par le site *Mantes histoire*, fut présentée lors de la séance des Amis du Mantois du 15/06/1976, puis publiée sous cette référence :

DESMOLINS (B.), *François Quesnay et le Mantois*. Le Mantois 27 — 1976 : Bulletin de la Société « Les Amis du Mantois » (nouvelle série). Mantes-la-Ville, Imprimerie Mantaise, 4^e trim. 1976, p. 16-18.

Rétablir la vérité après la légende d'Hévin - le gendre - n'a pas été chose aisée et il a fallu toute la patiente ténacité des sociétés savantes de Seine-et-Oise (en particulier de celle de Rambouillet), des archivistes, des instituteurs de Méré pour fouiller dans les minutes anciennes et les registres paroissiaux afin de découvrir leurs secrets. C'est ainsi qu'à la fin du siècle dernier, le problème était enfin résolu. Dans l'acte de baptême de François Quesnay, exposé aujourd'hui à la mairie de Méré dans la salle du conseil municipal, son père, Nicolas Quesnay, est qualifié de « receveur de l'abbaye de Méray de Saint-Magloire ».

La mère, Louise Giroux, est une femme intelligente, « fort entendue » et remarquablement courageuse. Elle s'occupe de sa famille nombreuse, tout en gérant, avec l'aide de deux domestiques, l'exploitation agricole appartenant aux Quesnay et un petit commerce d'épicerie-mercerie comme on en voit encore dans nos campagnes. En cette maison, qui existe toujours, treize enfants naquirent successivement : neuf filles et quatre garçons. Peu d'entre eux, hélas ! atteindront la trentaine - la mortalité était, alors, très précoce. François, le huitième, aura la chance de vivre longtemps et sera la gloire de sa famille et de sa commune. Il dépassera 80 ans, mais ce n'est qu'aux environs de la soixantaine, lorsque la goutte l'obligera à renoncer à la chirurgie, qu'il se consacrera aux problèmes économiques à caractère scientifique qui feront de lui le physiocrate universellement admiré de nos jours.

L'enfance du futur docteur ne diffère guère de celle des jeunes paysans de son temps, en Île-de-France. Il aime la nature, les animaux, les travaux des champs et possède déjà un très vif esprit d'observation. Son père, peut-être un peu négligent, veut surtout faire de son fils « un honnête homme et un bon laboureur ». Quant à son instruction, cela ne semble pas avoir été le souci primordial de ce digne père, puisqu'à onze ans, l'enfant ne sait pas encore lire. Prévoit-il déjà qu'avec ses dons variés François est capable de se débrouiller tout seul et même d'aller plus vite et plus loin que les autres enfants ?

Puisque ses parents se montrent défaillants, le jeune garçon se cherche lui-même un professeur et il le trouve tout près de lui, en la personne du jardinier de la maison, qui travaille comme journalier et, par bonheur, n'est pas illettré. Le brave homme possède même un livre qui, à l'époque, jouit d'une certaine réputation, « *L'Agriculture et la Maison rustique* »¹.

¹ « *Agriculture et Maisons Rustiques des Médecins* ». Charles Estienne et J. Liebaut. Bibliothèque Nationale. Imprimés S. 4431.

C'est dans ce recueil, plein d'anecdotes, de conseils champêtres, de recettes aussi naïves qu'originales, qu'il apprend à lire à son élève.

Ce premier pas franchi, François sent très vite la nécessité d'étudier le latin et le grec. Mais comment y parvenir sans livres et sans maître? Une nouvelle fois, il s'organiserait tout seul ou, peut-être, avec l'aide du curé du pays. Sa mère, dit-on, lui a donné un Montaigne, mais ce volume est bien insuffisant pour contenter la soif d'apprendre de notre autodidacte qui a de plus en plus besoin de livres. Pour s'en procurer, il n'hésite pas à franchir à pied la distance Méré-Paris. Il en revient chargé de sa provision et délesté de ses petites économies.

Travaillant toujours avec autant de zèle, il se familiarise avec les auteurs latins et atteint enfin ses dix-sept ans, de plus en plus décidé à devenir chirurgien. Avec le consentement de sa mère - le père est mort depuis quatre ans - il se rend à Ecquevilly pour s'exercer à la saignée chez Jean de La Vigne, chirurgien-barbier. Ce chirurgien est plutôt une sorte de rebouteux qui n'a pas ses lettres de maîtrise. L'élève dépasse vite le maître et il en est très conscient. Décidé à ne pas perdre de temps, il obtient de sa mère l'autorisation de poursuivre ses études à Paris. Elle a le bon sens d'accepter, mais pose une condition: son fils devra aussi apprendre un métier sûr et rémunérateur. D'un commun accord, ils choisissent la gravure, profession à la mode qui offre des débouchés. Après avoir signé un contrat, François entre pour cinq ans à l'atelier de Pierre de Rochefort, graveur du Roi, qui travaille pour la Faculté de Médecine et l'école de chirurgie de Saint-Côme. Très bon dessinateur-graveur, il travaille à quantité de planches d'anatomie, ce qui lui vaut les compliments admiratifs des médecins, et c'est en qualité de graveur qu'il est admis à suivre les cours des « patrons » de l'Hôtel-Dieu. Comme il est de taille à assimiler tout ce qu'il entend, il enregistre des foules de connaissances et s'inscrit aux cours de médecine et de chirurgie. Il a le temps également de s'attaquer à la botanique, à la pharmacie, à la chimie, et à l'arithmétique, sans parler de la philosophie. C'est probablement à cette époque qu'il obtient le grade de « Maître ès Arts » qui lui confère le droit d'enseigner les Humanités.

En 1713, Quesnay assiste aux mariages successifs de deux de ses sœurs à Méré, et quelques mois plus tard, hélas! à l'inhumation de son frère aîné, à Montfort, (26 ans).

En 1716, le contrat d'apprenti graveur expiré, son stage se trouve terminé et il est libre. Il va donc se rapprocher de sa mère restée à Méré avec ses deux filles. Il s'installe alors à Orgerus, localité située à environ deux

lieues et demie de la maison familiale pour y exercer la médecine de campagne dont il connaît déjà la pratique. Il y herborise beaucoup, dit-on. La flore y est variée, précieux avantage en un temps où l'on soigne tout par les plantes. Puis d'autres projets s'ébauchent et François se fiance à Catherine Jeanne Dauphin, de Paris. Son contrat de mariage est daté du 8 janvier 1717 et présente pour nous un grand intérêt, car il confirme combien toute la famille est enracinée dans la région. Quesnay a pour témoins ses deux beaux-frères, l'un, marchand épicier à Saint-Léger, l'autre, laboureur à Garancières, et ses deux cousins, dont l'un est curé à Saint-Léger, l'autre bourgeois à Paris. Le mariage est célébré le 30 janvier 1717.

Désirant s'installer à Mantes, le futur chirurgien du Roi sollicite l'agrégation à la communauté des maîtres chirurgiens de la ville. Il se la voit refusée par les collègues qui le devinent sans doute inquietant! C'est à Paris qu'il remporte son titre avec félicitations. Après avoir justifié de son apprentissage à Ecquevilly, de son passage à Orgerus, de ses dernières inscriptions aux cours du collège de Saint-Côme, il reçoit ses lettres de maîtrise (août 1718) avec le droit de s'installer n'importe où dans le royaume. Quesnay revient alors à Mantes, où ses collègues sont bien obligés de l'accepter. Il y restera dix-sept ans.

Le jeune ménage s'installe rue du Vieux-Pilori (probablement dans la partie démolie en 1760 lors du percement de l'actuelle rue Nationale). Dès ce moment, commence sa longue ascension professionnelle. Sa discrétion, son sérieux, son habileté lui gagnent la confiance de tous et le conduisent progressivement au chevet de nombreux malades appartenant aux diverses classes de la société mantaise. Nommé chirurgien-major à l'Hôtel-Dieu, il aura également la charge de soigner et d'opérer les blessés du régiment occupé à la reconstruction du vieux pont Fayol.